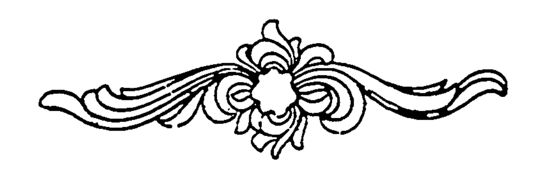
ESSAI DE MONOGRAPHIE FAMILIALE

Zéphirin Paquet

Sa Famille

Sa Vie

Son Oeuvre



QUÉBEC
1927

CHAPITRE V

Le Magasin de Saint-Sauveur.

NOUS avons indiqué dans le chapitre précédent comment, avec de l'économie, de la probité et du commerce au comptant, M. Paquet avait fondé, rue Saint-Vallier, un magasin de nouveautés de premier ordre. Nous avons dit aussi comment la petite maison de bois fut remplacée, en 1858, par une belle construction en brique qui avait tout-à-fait l'allure d'un grand magasin.

C'est dans ces deux maisons que M. Paquet fit le rude apprentissage de son métier de commerçant. Il ne faudrait pas croire que ce fut sans peine ni labeur. La pratique des affaires ne s'acquiert qu'à force de patience et d'observation, d'énergie par conséquent ; mais en fait d'énergie, M. Paquet était passé maître. D'ailleurs son grand bon sens lui interdisait de marcher seul dans cet âpre et hasardeux chemin des entrepr ses commerciales. Il avait près de lui une épouse exiperte dont les sages avis, toujours bien reçus, lui permirent d'éviter les dangers, les pertes et les découragements du début.

A Mme Paquet, en effet, revient la grande part dans la création et le développement du magasin de la rue Saint-Vallier. Laborieuse et active comme pas une femme, elle était partout et présidait à tout. Sans négliger le soin de l'éducation de ses enfants ni la sur-

veillance de ses domestiques, elle suivait le mouvement des achats et des ventes et se multipliait pour organiser les divers rayons de son ccmmerce.

Le soir venu, inutile de lui parler de repos. Bien tard dans la nuit, sa petite lampe veillait. C'est dans ces heures de solitude, que Mme Paquet confectionnait des manchons, des habits de luxe commandés par des clientes pressées et ces fameuses capelines, très à la mode dans ce temps, et qui prenaient, sous ses doigts déliés, une grâce sans pareille.

A tout ce labeur, à tout ce dévouement, cette femme incomparable joignait une rare abnégation. Elle s'effaçait volontiers devant son mari dont l'action et la valeur s'accentuaient de plus en plus avec les années. Son effacement, cependant, ne doit pas nous faire oublier le rôle très réel et très efficace qu'elle joua dans la fondation et la progression de sa maison de commerce. M. Paquet rendit toujours hommage au talent et à l'habileté de sa compagne, et jamais il n'entreprit quelque chose d'important sans la consulter. Le succès obtenu par les deux époux fut, croyons-nous, le résultat de l'harmonie qui régnait dans leurs vues, dans leurs principes, dans leurs méthodes. Étroitement unis, ils surent profiter de toutes les chances que présentait, vers 1854, Québec relevé de ses ruines et relancé au travail. Étroitement unis, ils traversèrent sans trop en souffrir des années plus pénibles de crise financière. Étroitement unis, ils sauront encore parer au désastre de l'incendie qui, en 1866, consumera en partie les quartiers Saint-Roch et Saint-Sauveur.

Lorsque, en 1850, M. Paquet se fit marchand, la ville de Québec reprenait sa vie normale. Les ruines

des incendies de 1845 étaient presque partout effacées. Les chantiers de constructions navales se multipliaient sur les deux rives du fleuve et de la rivière St-Charles. Quiconque savait manier la hache y trouvait un travail très rémunérateur : la moyenne des salaires des calfats et des charpentiers variait, selon les circonstances et la compétition que se faisaient les patrons constructeurs, entre cinq et sept chelins par journée de travail. De 1847 à 1857 la plus grande activité régna dans tous les chantiers, et les gages s'élevèrent jusqu'à trois et même quatre dollars par jour. Ce fut, à Québec, l'âge d'or de la construction des navires en bois.

L'ouvrier rentrait chez lui, chaque samedi, avec vingt piastres dans ses poches. C'était beaucoup pour le temps. Or, justement à cette époque de prospérité générale, M. Paquet ouvrait son magasin. Bien vite connu, on y vint de tout Québec. Que l'on habitât la Haute-Ville ou la Basse-Ville, le faubourg Saint-Jean ou le faubourg Saint-Roch on allait acheter chez Z. Paquet. On y trouvait des marchandises à bon compte et d'excellente qualité, pour tous les goûts et pour toutes les conditions sociales.

Hélas ! la vanité, toujours mauvaise conseillère, présida trop souvent aux achats dans ces années heureuses. L'argent abondant chez l'ouvrier, pourquoi celui-ci ne se procurerait-il pas un peu d'aisance ? Conclusion naturelle et légitime ; mais le superflu, l'inutile, le luxe déplacé, pourquoi ? Beaucoup d'ouvriers, venaient au magasin acheter du drap, et du drap le plus fin. — " C'est du drap de charpentier qu'il nous faut !... " disaient-ils fièrement -- et ce drap se vendait six piastres la verge !

Les femmes arrivaient à leur tour et, plus empressées encore que leur mari de porter leur fortune sur leurs épaules, elles se procuraient des chapes en soie brochées, valant soixante piastres. Naturellement pour que tout fût en harmonie, il leur fallait aux mains des gants de prix, et sur la tête des chapeaux de luxe.

N'y eut-il pas jusqu'aux écoliers en congé qui, eux aussi, mis en veine de dépenses, tinrent à orner leur cerf-volant d'une queue de loutre ? L'idée en jaillit un jour dans une jeune tête. Ils arrivent, une demi-douzaine devant Mme Paquet.

— Il nous faut une queue de loutre.

— Une queue de loutre ?... Et pourquoi faire ?

— Donnez toujours, Mme Paquet, vous verrez que ça va être beau.

— Avez-vous de l'argent ?

— Oui, tenez.

Et les voilà qui détalent avec l'appendice au poil soyeux. Un quart d'heure après, la bande revenait, riant et criant : " Venez voir, Mme Paquet, voyez si la bête vole haut ! " De ce jour bien des queues de loutres allongèrent celle des cerfs-volants.

Dans ces années de prospérité générale, le commerce allait bon train. Il se faisait au magasin de Saint-Sauveur de $1200 à $1300 par jour. Dans la recette, peu de papier, mais beaucoup de pièces blanches. On les jetait dans un grand chapeau de castor qui servait de caisse. Le soir, en les comptant, M. Paquet disait : " Bonne journée ! Je ne la changerais pas contre celle des grands marchands de Saint-Roch ! " — A cette époque il se prenait encore pour un modeste commerçant de second rang.

Après quatre années de gros salaires,[1] les charpentiers croyaient réellement voguer à pleines voiles sur la mer dorée. Hélas ! un jour vint où le vent vira. Une soudaine bourrasque les força d'aborder. Au mois d'août 1854, la faillite de M. Edward Oliver, de Liverpool, jeta la consternation parmi les constructeurs de navires. Le travail diminua dans notre port, les salaires baissèrent... baissèrent... à trente sous !

C'est alors que les femmes imprévoyantes et vaniteuses de ces ouvriers non moins imprévoyants revenaient au magasin pour essayer de revendre leurs belles chapes de soie brochées, pour acheter... du pain ! S'il jugeait le cas sérieux, M. Paquet les accueillait avec commisération, reprenait la marchandise et rendait l'argent.

Vers la même époque, le magasin vit aussi diminuer sa clientèle des campagnes. Les cultivateurs de Lorette, de Saint-Augustin, de la Pointe-aux-Trembles s'arrêtaient moins souvent rue Saint-Vallier. C'est que les sauterelles et les tourtes ravageaient les champs, Les récoltes étaient maigres, et l'argent se faisait rare.

Les sauterelles causent encore, parfois, bien des dégâts ; les tourtes,[2] elles, ont disparu. Les tourtes étaient de jolis oiseaux d'allure fière et rapide, vivant et voyageant par bandes innombrables. Malheur aux champs de grain où s'abattaient leurs troupes voraces ! Pour préserver les semences et les récoltes, il fallut organiser partout la destruction en règle de ces volatiles malfaisants.

---

[1] 1850 — 1854.

[2] tourte —du latin turturem — Nom spécifique d'un pigeon voyageur appelé aussi tourterelle de la Caroline. Sur cet oiseau voir C.-E. Dionne : " Les oiseaux de la province de Québec. "

Les chasseurs usaient abondamment de leurs plombs, et c'était à qui en abattrait le plus d'un seul coup. Les cultivateurs préféraient les filets. Ces filets, d'assez grande surface, se tendaient sur de petits piquets, à deux pieds de terre. Des graines répandues en-dessous servaient d'appât. Les tourtes, trouvant le déjeuner à point, se glissaient, affairées, sous le piège fatal. Quand le guetteur, caché sous un abri quelconque, jugeait le nombre des convives suffisant, il tirait brusquement sur une ficelle et le filet tombait, emprisonnant les malheureuses tourtes. Aussitôt, le bâton entrait en jeu au milieu des cris et des coups d'ailes désespérés. Point de quartier pour l'ennemi détesté, ravageur des récoltes. Le massacre était général. Parfois cependant, on les prenait vives pour les enfermer au poulailler où la cuisinière allait les chercher comme de vulgaires poulettes pour les mettre à la broche. La chasse aux tourtes constituait à cette époque un sport général qui ne manquait pas d'un certain attrait. Il donnait d'assez bons profits, car les tourtes se vendaient au marché comme succulente volaille. On se rappelle qu'un jour, la mère de M. Paquet arriva du Pont-Rouge avec quatorze douzaines de ces volatiles qu'elle vendit quarante sous la douzaine.

Les tourtes ont complètement disparu de nos parages. Pourquoi ?... comment ?... Les cultivateurs qui, avant tout, avaient besoin de leurs récoltes pour vivre, considéraient ces bandes d'oiseaux affamés comme un véritable fléau. Ils leur faisaient une guerre sans merci, et employaient même contre eux les pouvoirs spirituels : prières publiques et offrandes de messes chantées. Aussi les bonnes gens de la campagne

vous affirmeront que, si les tourtes ne se rencontrent plus nulle part aujourd'hui, " c'est que nos prêtres les ont conjurées. "

Si dans ces époques de disette et de cherté, M. Paquet ne remplissait pas chaque jour son chapeau de castor, il maintint cependant sa clientèle par la modicité de ses prix. Puis vinrent des temps de véritable prospérité. Certains jours, le magasin ne désemplissait pas. Parfois même la foule stationnait dans la rue attendant qu'il se fît un peu de place à l'intérieur.

A la clientèle de langue française, s'ajoutait une bonne clientèle de langue anglaise. Celle-ci ne voulait pour la servir que Mme Paquet, dont le franc sourire et les manières alertes lui plaisaient.

C'est encore à Mme Paquet que les petits écoliers réclamaient les instruments de leurs jeux. Celle-ci n'avait garde de les oublier. Elle savait bien qu'à peine les rayons du soleil d'avril auraient libéré les trottoirs de la neige et des glaces, elle les verrait accourir, demandant des billes et des toupies. Aussi, durant l'hiver, elle en faisait fabriquer un nombre suffisant pour les contenter tous.

Les Indiens de Lorette, en revenant de la ville, s'arrêtaient aussi rue Saint-Vallier. A cette époque nos braves Hurons portaient habituellement leur costume national dont l'étoffe se vendait au magasin Paquet. Les femmes y achetaient le chapeau de castor qu'elles ornaient de plumes, la petite jupe ou cotillon noir, qui ne descendait qu'aux genoux, les guêtres garnies de franges et les couvertures de laine qui leur servaient de manteau.

---

[3] Ces lignes sont extraites d'un article publié, dans le temps par M. le Docteur Victor Laurin.

Grâce à l'esprit de travail et à la sage administration des deux époux le commerce allait bon train au magasin Paquet. Quinze années avaient suffi pour faire de cet établissement l'une des maisons les mieux réputées de Québec. Hélas ! l'incendie de 1866 le réduisit en cendres dans la sinistre journée du 14 octobre.

C'était un dimanche. Dès quatre heures et demie du matin, le feu prenait dans une épicerie du marché Jacques-Cartier. Activées par un fort vent du nord, les flammes montaient et, malgré les efforts surhumains des pompiers, gagnaient du terrain. A huit heures, toute la partie du quartier Saint-Roch située entre la rue du Vieux-Pont et la rue Saint-Ours[4] était un immense brasier. La lutte devenait impossible contre l'élément destructeur.

Vers dix heures, les tisons enflammés poussés par la tempête portèrent la terreur et la désolation au cœur du quartier Saint-Sauveur. Partout, on fuyait la fournaise étouffante, emportant ce qu'on pouvait.

Vers six heures du soir, l'incendie était virtuellement terminé. Les malheureux sinistrés purent alors se rapprocher, anxieux de contempler les murs calcinés et les cendres encore brûlantes de leur maison. Mille cinq cents familles restèrent, ce soir-là, sans abri !

Bien qu'au début de l'incendie le quartier Saint-Sauveur fût peu menacé, M. Paquet, par prudence, courut chez ses amis de la rue Richelieu : les Marois, les Tardif, d'autres encore, et retint leurs services

---

[4]Aujourd'hui, Boulevard Langelier.

pour la journée. Une douzaine de grosses voitures furent ainsi réunies dans la cour du magasin prêtes à toutes éventualité.

Mais où transporter les marchandises ? Où établir sa famille ? Comment s'il déménageait, sauver ses assurances ? M. Paquet pensa à tout malgré l'angoisse qui lui étreignait le cœur. Il loua comme entrepôt l'établissement de M. Verret, carrossier de la côte d'Abraham, trouva des appartements dans une maison privée, pour y loger sa famille, courut chez le Directeur de l'Aetna et en obtint l'autorisation d'enlever la marchandise tout en maintenant ses assurances au chiffre de 1400 louis.

Quelle journée ! Triste et silencieux, M. Paquet parcourait à grands pas les rues de Québec, ne levant la tête que pour mesurer d'un coup d'œil l'avance de l'incendie. Il lui faudrait être là-bas à temps, et il se hâtait. Mais dans sa course, il songeait au lendemain. Puisqu'il sauvait sa marchandise, il ne devait pas arrêter son commerce, il fallait donc trouver immédiatement une maison en dehors de la zone incendiée. Ses vues s'arrêtèrent sur le magasin de M. Angers, rue Saint-Joseph en face du couvent Saint-Roch. Le jour même cet édifice fut verbalement loué et c'est là que nous suivrons tout à l'heure M. Paquet.

Lorsque le feu eut atteint la rue Saint-Ours et qu'il devint évident que tout le quartier brûlerait, on chargea les voitures. Pratiquement rien ne fut laissé au brasier. On raconte même qu'un employé en sortant, heurta du pied la collerette à triple étage que M. Paquet aimait tant à porter. Pauvre collerette !

usée, verdie par l'usage et fort démodée, Mme Paquet l'avait condamnée au feu. Aussi, lorsque le fidèle serviteur la présenta à celle-ci, il en reçut cette brusque réponse : " Rapportez-la, qu'elle brûle, et que je ne la revoie plus. " M. Paquet ne retrouva jamais sa chère collerette. Y pensa-t-il seulement ? Il avait bien d'autres soucis dans la fiévreuse activité des jours de réorganisation de son commerce, rue St-Joseph.

Quand tu es dans l'abondance, songe que tu seras peut-être demain dans la disette. Sois économe aujourd'hui même, demain, toujours.

